

Le comte d'Artois, Charles X

Le prince, l'émigré, le roi

Jean Lucas-Dubreton

Hachette

BA

DU MÊME AUTEUR

LE COMTE D'ARTOIS
CHARLES X

LA DROGUE DE NICHAS MACHAVEL (contient par
L'Édition Française)
L'ÂGE D'OR DE LA RENAISSANCE ITALIENNE
LE MONDE ENCHANTE DE LA RENAISSANCE - CARNAVAL
LES BORGIA
LA VIE QUOTIDIENNE À L'ÉTRANGER AU TEMPS DES MÉDIÈRES
LA PRINCESSE
LOUIS XVII - LE PRINCE ÉMIGRÉ, LE ROI (contient)
par l'édition
LA RESTAURATION
LA ROYAUTÉ BOURGEOISE
LOUIS-PHILIPPE
LA FRANCE DE NAPOLEON
LE MARÉCHAL NÉY
NAPOLEON DEVANT L'ESPAGNE
SOLDATS DE NAPOLEON
LA COUR DE NAPOLEON : 1815-1818
L'AMANTINE
MONSIEUR THERMÈS
BÉRANGER
RACHEL
LE ROI SAUVAGE : L'ÉPIQUE AU XVIII^e SIÈCLE (contient)
par l'édition Française)
CHARLES-QUINT (contient par l'édition Française).

16° L649

1750

L-23 11 1032 - 15427

DU MÊME AUTEUR

- LA DISGRACE DE NICOLAS MACHIAVEL (*couronné par l'Académie Française*).
- L'ÂGE D'OR DE LA RENAISSANCE ITALIENNE.
- LE MONDE ENCHANTÉ DE LA RENAISSANCE : CARDAN.
- LES BORGIA.
- LA VIE QUOTIDIENNE A FLORENCE AU TEMPS DES MÉDICIS.
- LA PRINCESSE CAPTIVE : LA DUCHESSE DE BERRY.
- LOUIS XVIII : LE PRINCE ERRANT, LE ROI (*couronné par l'Académie Française*).
- LA RESTAURATION ET LA MONARCHIE DE JUILLET.
- LA ROYAUTE BOURGEOISE.
- LOUIS-PHILIPPE.
- LA FRANCE DE NAPOLÉON.
- LE MARÉCHAL NEY.
- NAPOLÉON DEVANT L'ESPAGNE.
- SOLDATS DE NAPOLÉON.
- LE CULTE DE NAPOLÉON : 1815-1848.
- LAMARTINE.
- MONSIEUR THIERS.
- BÉRANGER.
- RACHEL.
- LE ROI SAUVAGE : L'ESPAGNE AU XV^e SIÈCLE (*couronné par l'Académie Française*).
- CHARLES-QUINT (*couronné par l'Académie Française*).

J. LUCAS-DUBRETON

LE COMTE D'ARTOIS
CHARLES X

LE PRINCE, L'ÉMIGRÉ
LE ROI



HACHETTE

J. LUCAS-DUBRETON

LE COMTE D'ARTOIS

CHARLES X

A MONSIEUR ANDRÉ BELLESSERT,
EN TÉMOIGNAGE DE RESPECTUEUSE AMITIÉ



Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Librairie Hachette, 1962.

CHAPITRE PREMIER

« ARTOIS, NOTRE ESPÉRANCE »

L'INSOUCIANTE JEUNESSE DE GALAOR. || SON MARIAGE. ||
DIVERTISSEMENTS PRINCIERS. || ARTOIS COMPROMET LA
REINE. || IMPOPULARITÉ NAISSANTE. || LE COUP DE
FOUDRE. || DON JUAN ET ROLAND FURIEUX.

DEPUIS le 27 avril 1774, le roi traînait ; et, comme son malaise semblait empirer, on le ramena de Trianon à Versailles. Les médecins n'osaient se prononcer quand, le 30 avril, au moment où un gentilhomme approchait du lit une bougie sans prendre les précautions ordinaires, on aperçut sur le visage du malade des taches rouges. Les médecins n'eurent plus de doute : Louis XV avait la petite vérole.

La nouvelle communiquée à la famille royale, on éloigna aussitôt les petits-fils du roi : le dauphin, le comte de Provence et le comte d'Artois ainsi que leurs femmes. Mais la plupart des courtisans refusaient de s'inquiéter : c'était, à leur sens, l'affaire de neuf jours et d'un peu de patience. Certains, il est vrai, ne partageaient pas cet optimisme ; et comme M. de la Rochefoucauld-Liancourt disait au médecin Bordeu : « Écoutez ces messieurs qui sont charmés parce que le roi a la petite vérole. — Sandis ! répliqua Bordeu, c'est apparemment qu'ils héritent de lui. La petite vérole, à soixante-quatre ans, avec le corps du roi, c'est une terrible maladie ! »

Quelques jours après, Louis XV était à toute extrémité ; près de la fenêtre de sa chambre brûlait un flambeau qui devait être éteint quand il rendrait le dernier soupir ; et devant cette fenêtre les courtisans atten-

daient la fin du règne. Le 10 mai enfin, vers deux heures de la nuit, ils entrevirent un valet qui, tout courant, souffla le flambeau et s'enfuit... Alors ce fut vers les salons du dauphin, du nouveau roi, une ruée formidable qui remplit le palais d'un bruit pareil à celui d'un mur qui s'écroule.

Le cadavre restait abandonné, infectant la chambre déserte ; la terreur de la contagion était devenue telle que les gardes avaient quitté leur poste. A l'aube, pourtant, la porte s'ouvrit. Un jeune homme entra ; un instant, il regarda le mort tuméfié, défiguré, hideux ; puis, indifférent à l'odeur immonde, il tomba à genoux auprès du lit...

Ce fidèle, qui, seul peut-être à cette heure, priait avec une ferveur sincère pour l'âme du défunt, était le plus jeune des petits-fils de Louis XV, le comte d'Artois.

Charles-Philippe était né en 1757, et son grand-père lui avait donné le titre de comte d'Artois afin de témoigner aux Amiénois, compatriotes du régicide Damiens, qu'il ne leur tenait pas rigueur. L'enfant aurait pu recevoir une éducation toute morale et pieuse : son père, le dauphin, passait pour le plus honnête homme de la cour ; austère, scrupuleux, très préoccupé de ses devoirs religieux, il prenait presque figure de saint dans le milieu léger et sceptique de Versailles. Chaque jour, régulièrement, il faisait répéter leurs leçons à ses fils, les exerçait à l'humilité et volontiers il leur eût inculqué « le don des larmes ». Mais, en 1764, sa santé s'altéra ; se promenant dans les jardins à l'automne, il regarda les bosquets dépouillés et dit avec pressentiment : « Déjà la chute des feuilles ! » puis il ajouta aussitôt : « Mais on voit mieux le ciel. » Après sa mort, en 1765, sa femme, Marie-Josèphe de Saxe, fort lourde et bien intentionnée, essaya de continuer son œuvre ; elle apprit même le latin pour cela, mais elle survécut moins de deux ans à son mari ; et Charles-Philippe ne connut plus désormais que la tutelle des gouverneurs et des précepteurs.

Des mains de Mme de Marsan, personne d'aspect imposant qui avait une manière à elle de dire : « Il y a

nécessité de donner le fouet à Monseigneur », il passa aux mains des hommes. Le Grand Dauphin, dont la dévotion n'entamait pas la largeur d'esprit, aurait désiré confier Charles-Philippe au marquis de Mirabeau, le père de l'orateur, alors dans la plénitude de sa célébrité d'économiste ; mais Mirabeau n'accepta point les limites qu'on entendait assigner à ses fonctions : il exigea un pouvoir absolu : *Aut Caesar, aut nihil*, tout ou rien. Le projet n'eut pas de suite.

Que fût devenu sous la direction d'un écrivain de cette qualité, autoritaire et novateur tout ensemble, le futur Charles X ? L'imagination, sur ce sujet, peut se donner carrière ; mais le fait est qu'après le refus de Mirabeau on nomma le duc de la Vauguyon gouverneur du comte d'Artois.

Ancien militaire ayant gagné ses grades au feu, homme de conscience et de devoir, La Vauguyon n'avait qu'une capacité médiocre, une intelligence étroite et sommaire. Devenu successivement gouverneur des quatre princes, petits-fils de Louis XV, il avait classé chacun d'eux, une fois pour toutes, dans une catégorie morale. Le duc de Bourgogne (qui mourut à moins de dix ans), c'était le fin ; le duc de Berry (Louis XVI), le faible ; le comte de Provence (le futur Louis XVIII), le faux ; le comte d'Artois, c'était le franc. « Mes quatre F », disait La Vauguyon.

Ce qui frappait, en effet, chez le jeune comte d'Artois, c'était une désinvolture aimable, des saillies heureuses, une irréflexion qui savait être plaisante, une sorte de générosité spontanée ; toutes qualités dont son aîné le comte de Provence, plus grave et silencieux, semblait totalement dépourvu.

Les chroniqueurs ont recueilli certains traits de sa jeunesse, enjolivés sans doute — ainsi qu'il convient lorsqu'il s'agit de personnes royales —, mais qui, tels quels, lui font honneur. Un jour qu'il regardait avec attention l'homme qui frottait son appartement à Versailles, l'idée lui vint qu'un pareil travail devait être bien payé. Délibérément, il posa la question. Le frotteur lui répondit qu'il devait se déclarer satisfait de son

saltaire, mais qu'avec une femme et cinq enfants la vie restait bien difficile. Aussitôt Artois, vida sa bourse, donna tout l'argent qu'on lui remettait chaque mois pour ses menus plaisirs. Le soir, il y avait loterie à la cour, et comme ses frères s'étonnaient qu'il n'achetât aucun billet — lui qu'on savait passionné pour le jeu — il répondit gravement : « Vous n'avez pas comme moi une femme et cinq enfants à nourrir. »

A ces élans du cœur se mêlaient une audace espiègle, une inclination à tourner toute chose en gaieté. À onze ans, il paria avec ses frères qu'il paraîtrait devant son grand-père, la tête couverte, sans que celui-ci le trouvât mauvais. Allant résolument au-devant de Louis XV, le chapeau sur la tête : « Grand-papa, dit-il, n'est-il pas vrai que ce chapeau me va bien ? Mes frères soutiennent le contraire et me plaisantent ; comment Votre Majesté me trouve-t-elle ? — Fort bien, très bien, mon fils. — Sire, ayez la bonté de le leur dire, car ils ne me croiront pas. » On se répétait avec ravissement ces gamineries ; et, encensé, fêté comme le benjamin de la famille royale, Artois prenait de l'assurance.

Il ne travaillait guère, et, à la différence de son frère de Provence, ne marquait aucun penchant pour les lettres, grandissait sans mûrir, accumulait impunément sottise sur sottise, n'ayant curiosité de rien et se contentant d'être paresseux, étourdi et aimable. Le moyen en effet d'en vouloir à ce jeune homme, d'une taille élevée, élégante, le teint frais et animé, vif et gracieux dans ses gestes, bien pris dans son habit brodé et pailleté que barrait le large cordon moiré de l'ordre du Saint-Esprit ? Il avait une façon incomparable de saluer en soulevant son petit chapeau triangulaire galonné d'or sur les bords. Cela séduisait les dames, qui disaient : « Il est fait à peindre ! C'est le vrai prince français ! »

Et, en effet, son allure contrastait heureusement avec la bonhomie gauche de Louis XVI et la pesanteur du comte de Provence, déjà « gros comme un tonneau ». On lui savait gré de n'être pas « affligé de cet excès de graisse dont Marie-Josèphe de Saxe avait épaissi le sang des Bourbons » ; et quoique sa lèvre inférieure fût

trop forte, qu'il eût d'ordinaire la bouche ouverte, ce qui nuisait à l'agrément de son expression, on le déclarait parfait en tout point. Il réalisait aux yeux de la cour le type accompli du paladin des romans de chevalerie, intrépide, magnanime, amoureux : « Galaor » fut son nom.

Il lui manquait pourtant une qualité essentielle : celle du guerrier. Mais l'éducation militaire n'était point en honneur chez les Bourbons ; on ne disait pas aux enfants royaux : « Qui quitte l'épée, quitte le sceptre », et l'on ne songeait qu'à faire d'eux de bons cavaliers.

Par nature, Artois se sentait entraîné vers la carrière des armes ; dès qu'ils s'en aperçurent, ses maîtres s'efforcèrent de le détourner de cette voie. A quinze ans, son grand-père l'avait nommé colonel général des Suisses, mais cela ne signifiait pas qu'il dût enseigner la manœuvre aux jeunes gens, ses subordonnés ; et ceux-ci furent désappointés lorsque Artois, venant visiter l'École militaire, apparut en habit de soie vert pomme brodé en or et argent mélangés, avec la grecque et les cheveux bien poudrés, une bourse noire derrière la tête, et sous le bras un chapeau à plumets blancs. Sans doute ils lui trouvèrent fort bon air, mais quelles traces plus profondes leur colonel aurait laissées dans leur esprit s'il s'était présenté en uniforme et à cheval ! Artois essayait cependant de prendre son commandement au sérieux et suivait avec passion les exercices, quand un matin le ministre Maurepas lui tint à peu près ce langage : « Vous avez donc bien de l'attrait pour ces manœuvres, Monseigneur ? Cela ne convient pas à un prince. Tenez, amusez-vous à autre chose : faites des dettes et nous les paierons. »

Telle était l'officieuse défiance en haut lieu qu'elle condamnait les frères du roi aux frivolités, aux bouquets de fleurs, et organisait leur nullité par la multiplicité des plaisirs. « La tutelle dans laquelle on les tenait, dit un moraliste du moment, ne leur laissait guère de route libre que celle qui les menait au vice. » Artois, avec sa légèreté d'esprit, son impuissance à fixer son attention sur

un objet sérieux, ou même à soutenir la plus simple discussion — défauts qu'on avait soigneusement cultivés chez lui —, n'était que trop prêt à accepter la facile existence que Maurepas lui proposait. Il n'avait ni la finesse de sens ni la constance de propos de son aîné le comte de Provence qui, enfermé dans son bureau, cachait son ambition sous un masque de littérature et attendait son heure. Artois-Galaor n'avait point de ces arrière-pensées et, dûment désarmé par les soins du ministre, il commença sa vie joyeuse.

Délibéré de son gouverneur, qui pourtant ne l'entravait guère, parvenu à l'indépendance absolue, il se passa sans compter toutes ses fantaisies, mit à appliquer les préceptes de Maurepas une passion inlassable, et l'on admira « l'essor fougueux » avec lequel il se livrait au plaisir. « La nature, dit un de ses familiers, a tout fait pour lui, et l'éducation rien par bonheur. Il est venu dans la société entièrement brut et dénué des notions les plus simples. » Tel quel, il plaisait. Sa sœur, Madame Élisabeth, avait pour lui un goût particulier, lui prodiguait de sages conseils qu'il ne suivait pas ; mais elle ne songeait point à s'en formaliser. Il était le favori de la cour entière, l'enfant gâté dont les mots, les gestes provoquent l'admiration ; et ce qui, de tout autre, eût paru grossier ou indécent devenait, de sa part, délicat et charmant.

Le soir, quand la musique jouait à l'Orangerie, Artois s'arrêtait devant la statue de Louis XIV qui se dressait toute blanche dans une niche de verdure et, se découvrant, il s'écriait : « Bonjour, grand-papa ! » Cela semblait du dernier galant, et l'on s'extasiait sur cette gentillesse, ce délicieux irrespect pour le Grand Roi. Le jeune prince avait des grâces d'état.

Mais si la politique exigeait que les frères du roi ignorassent le métier des armes, elle leur faisait en revanche un devoir de se marier. Le comte de Provence ayant épousé Marie-Joséphine de Savoie, fille du roi de Sardaigne, on ne se mit pas en frais d'imagination pour pourvoir Artois, qui venait d'atteindre seize ans : la sœur de Marie-Joséphine, la princesse Marie-Thérèse, lui fut

réservée. Le mariage se fit « comme par ressort » et fut célébré le 16 novembre 1773 dans la chapelle de Versailles.

Marie-Thérèse avait presque deux ans de plus que son mari. Toute petite, bien faite, « avenante de figure et fraîche comme une rose », avec malheureusement un nez qui n'en finissait pas, elle était douée, à défaut d'autres qualités, d'une douceur, d'une ingénuité, de je ne sais quoi de « sans défense » qui la rendaient sympathique. À la cour de Versailles, si différente de celle de Turin, son embarras fut grand. Quand, au moment de son lever, il lui fallait s'habiller devant une nombreuse assistance, elle se dissimulait « comme un sylphe » derrière les rideaux ; et sa belle-sœur, la dauphine Marie-Antoinette, touchée de la timidité de cette petite princesse dépaysée, la prit sous sa protection. Elles se promenaient toutes deux amicalement dans les jardins, se donnant le bras, vêtues pareillement de robes de percale blanche et coiffées de grands chapeaux de paille sur lesquels flottait un voile de mousseline ; leur entente paraissait parfaite.

Mais après la mort de Louis XV, qu'Artois pleura sincèrement, car il aimait ce grand-père qui lui faisait toujours bon visage et auquel il ressemblait d'ailleurs par certains traits de nature, les difficultés commencèrent.

Marie-Antoinette, devenue reine, n'avait point d'enfant ; la comtesse de Provence non plus. Seule la comtesse d'Artois semblait destinée à assurer la succession royale. En 1775, elle accoucha d'un fils qui prit le titre de duc d'Angoulême ; et ce fut un événement à la cour, dans le peuple : on composait des chansons en l'honneur du précieux rejeton des Bourbons, on les chantait dans les rues ; et la petite princesse italienne se haussait peu à peu dans l'opinion. Trois ans après, elle avait un second fils auquel on donna le nom de duc de Berry ; et Marie-Antoinette avait grand-peine à dissimuler son dépit et ses larmes. « Hélas ! écrivait-elle à sa mère, on me devance ici comme à Naples... Je suis dans la main de Dieu et je m'étourdis le plus que je peux. J'en ai besoin, car ce n'est pas être reine de France que de n'avoir pas les

honneurs d'un dauphin.» Sans qu'elle se l'avouât peut-être, elle éprouvait de l'éloignement pour sa trop heureuse belle-sœur ; et cependant le sort de celle-ci n'était guère enviable.

Artois n'avait jamais eu de goût pour sa femme, et l'on disait couramment à Versailles : « Nous ne devons la précieuse existence de Mgr le duc d'Angoulême et de Mgr le duc de Berry qu'à des devoirs politiquement remplis. » Sans doute on savait gré à la comtesse d'Artois d'avoir eu deux fils, mais il fut entendu qu'elle était parfaitement nulle, et que, dans un palais où tous les vœux s'adressaient à une princesse charmante, c'est-à-dire à la reine, « il n'était pas permis à une femme d'être sans grâce et sans esprit ». Désormais, Marie-Thérèse vécut retirée dans une petite maison de Saint-Cloud et se montra rarement à Versailles. Sa sœur, la comtesse de Provence, n'eut pas plus de chance : abandonnée elle aussi, on la voyait jouant à la fermière avec sa femme de chambre dans sa maison de Montreuil. Lamentable destinée que celle de ces deux princesses qui, transplantées en France, connaissent un instant les pompes de Versailles — dont l'une même savoure une manière de gloire — et qui retombent dans l'isolement sur une terre étrangère.

Artois, cependant, avait terminé ses écoles et était passé maître dans l'art de diversifier ses plaisirs. Que sa qualité de « père » eût fait de lui un personnage de premier plan, cela semblait lui importer fort peu, et il ne tirait de cette situation aucune gloriole, aucun avantage. Ce n'était ni modestie ni dissimulation, mais indifférence de sa part : en politique, il ne raffina point. Quant à ses fils, il s'était déchargé du soin de leur éducation sur un très honnête homme, mais trop candide et de médiocre talent, le duc de Sérent, qui les élevait au château de Beauregard, situé dans les bois du côté de Marly. Les deux jeunes princes ne paraissaient pas « présenter de grands moyens », et M. de Sérent ne se préoccupait guère de développer leur esprit ; ils auraient été destinés à régner en Chine qu'on ne les eût pas traités autrement.

Plus tard, le duc d'Angoulême dira, dans un de ces accès de brusquerie soudaine qui le caractérisaient : « Nous avons été élevés comme des cochons. »

Le comte d'Artois occupait à Versailles tout le premier étage de l'aile gauche du château qui donne sur l'Orangerie ; ses appartements, quoique vastes, « ne l'étaient pas tant que plusieurs cabinets ne tirassent leur jour de la galerie appelée galerie des Princes, et ne fussent très obscurs ». Aussi l'y voyait-on rarement avant la nuit ; chez lui, point de bibliothèque où se retirer comme chez le comte de Provence ; il n'avait qu'une légère teinture de latin, aucune curiosité littéraire ; la culture classique était pour lui dépourvue d'attraits, et les citations n'émaillaient point ses propos. Le soir, en revanche, ses appartements resplendissaient de lumière : il donnait des soupers somptueux qu'il présidait, « revêtu d'un habit superbissime brodé de perles et de diamants », et où la plus grande liberté était admise ; on en jasait au-dehors, et la chronique scandaleuse assure que les convives étaient obligés de sortir souvent « pour évacuer leur estomac ». Après le souper, le jeu commençait, un jeu d'enfer, puis suivait un petit bal entre intimes qui ne finissait d'ordinaire que vers cinq heures du matin.

Son train de maison était exactement royal : une nuée d'officiers et de valets, des équipages, des écuries magnifiques ; et comme les modes anglaises avaient envahi la France, le prince faisait courir dans la plaine des Sablons. Il apportait à cela une véritable passion, pariait avec fureur ; et quand son cheval favori qu'il avait appelé « le Roi Pépin » gagnait la course, il témoignait une joie que les hommes sages déclaraient pitoyable.

Le voyage qu'il fit en province, au cours de l'année 1779, fut une occasion de « dépense affreuse », et les étrangers remarquèrent qu'il lui fallait cent chevaux par poste, tandis que l'empereur d'Autriche Joseph II, alors en France, se contentait de trente-six. On descendait même à de plus minces détails, et l'on s'offusquait en apprenant qu'Artois avait, avant son départ, commandé trois cent soixante-cinq paires de souliers et

trois cent soixante-cinq paires de boucles, afin d'en pouvoir changer chaque jour !

Pourtant, il restait sympathique aux humbles comme aux grands. Les premiers le trouvaient débonnaire, et, en effet, il les traitait bien, leur assurait qu'il était trop ami de l'indépendance pour les en priver. « Personne à mon coucher, disait-il à ses gens, retirez-vous. Demain à neuf heures du matin. » De son côté, Joseph II, qui pourtant ne prisait guère ces petites fêtes de Versailles où l'on se fût cru dans un tripot, l'avait pris en affection et lui donnait de bons avis : « Vous avez des grâces, de l'esprit et de la figure; avec tant de qualités brillantes, il vous faudrait peu de travail pour en acquérir de plus solides. »

Artois souriait, pirouettait sur les talons et allait retrouver ses amis. Ceux-ci étaient des hommes de finesse, mais point du tout des moralistes. Besenval, sous les dehors d'un bon et brave Suisse qui parlait avec enthousiasme de son pays, cachait une astuce exquise ; il était de belle taille, de figure plaisante ; ses cheveux grisonnants — il avait la cinquantaine — lui « faisaient obtenir cette confiance que l'âge mûr inspire aux femmes » ; et par la liberté de ses manières il sut plaire à Artois. On disait de lui qu'il était impossible d'avoir plus d'amabilité et moins de mœurs.

Mêmes caractéristiques chez M. de Vaudreuil. Ce créole, qui avait conservé la tradition de la conversation française et se trouvait à la tête d'une grande fortune, donnait le ton à la cour de Galaor. Il avait toutes les qualités d'un courtisan accompli : spirituel, lettré, amateur d'art, jouant à ravir la comédie, et rival de l'acteur Molé sur les théâtres de société — à Petit-Bourg chez la duchesse de Bourbon, à Bagnolet chez le duc d'Orléans —, il était l'amant en titre de la favorite de la reine, la délicieuse Mme de Polignac « à la figure céleste et aux traits angéliques ». C'était lui qui, avec l'aide de M. d'Adhémar, du prince d'Hénin et d'autres « habiles gens en trigauderics de cour », menait le branle et dirigeait cette petite société dont l'amusement était la principale sinon l'unique occupation. Il avait parfois,

il est vrai, de brusques sautes d'humeur, des accès de despotisme maladif qu'expliquaient « ses langueurs et ses crachements de sang ». Mais Artois ne l'en aimait pas moins, et pour marquer sa faveur il lui fit cadeau du château de Gennevilliers, où Vaudreuil donna des fêtes splendides, des repas de financier, mais d'un goût toujours exquis. On l'appelait l'enchanteur.

Tous ces beaux seigneurs avaient trop de prudence et de souplesse pour conseiller ou critiquer leur maître, même par apologue ; et seul le bailli de Crussol était regardé comme un franc serviteur. Attaché au comte d'Artois depuis la formation de sa maison, « ce brave et loyal gentilhomme », incapable de complaisance, avait voué à son prince une affection désintéressée ; et les lettres qu'il lui écrivait étaient, nous dit-on, « tout à son honneur ». Mais pouvait-il, seul contre tous, s'opposer au courant ?

L'histoire de Galaor, à cette époque, est inscrite non seulement dans la chronique de Versailles, mais dans celle des théâtres et des petites maisons. Il montrait dans ses choix un étonnant éclectisme et, des dames de la cour aux actrices et aux filles, la liste de ses conquêtes est si longue que seul le Leporello de ce nouveau don Juan pourrait les nommer toutes. Il faut se contenter de présenter de profil celles qui surent retenir quelque temps ce prince dont l'instabilité était proverbiale.

À la cour — et pour ne recenser que les liaisons quasi officielles — après une dame d'honneur de la duchesse de Chartres et Mme de Canillac, sa plus retentissante conquête fut celle de la duchesse de Guiche, fille de Mme de Polignac, « la Guichette » comme on l'appelait ; il eut, dit-on, les prémices de cette charmante personne, mariée lorsqu'elle était à peine nubile et dont la beauté triomphait à Versailles.

Victoires distinguées. Il ne dédaignait pas les plus modestes. La Duthé, longtemps « espalier d'Opéra », c'est-à-dire choriste, sous le nom de Rosalie, avait été assez honorée de la confiance du duc d'Orléans pour déniaiser son fils, le futur Philippe-Égalité. Cela la posa ; du duc de Durfort elle passa au comte d'Artois, qui usa

envers elle de la plus grande magnificence : 80 000 francs de bijoux, un hôtel au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et de la rue Saint-Lazare, un carrosse attelé de six chevaux dans lequel la demoiselle paraissait à Longchamp. Elle ne pouvait former un vœu que celui-ci ne fût aussitôt exaucé par un « sylphe », et le sylphe — mot que l'occultisme avait mis à la mode — c'était Artois. La famille royale s'étonnait de ce goût vivace qui précipitait l'abandon de la comtesse d'Artois ; et le futur Louis XVIII résumait la situation par ce mauvais calembour : « Mon frère a éprouvé une indigestion de gâteau de Savoie, et c'est pour s'en guérir qu'il a pris Duthé. »

Mlle Contat était d'une qualité plus rare que l'ex-Rosalie. Hommes et femmes s'accordaient à exalter son charme, et Artois pensa qu'il se devait d'avoir pour maîtresse une actrice tant vantée, mais il y trouva quelque peine. Mlle Contat était une rusée qui lui répondit qu'elle craignait son inconstance : « Si Monseigneur ne se sent qu'un goût passager, je le supplie de porter ses vues ailleurs. » Il insista, elle maintint qu'elle ne pouvait consentir à son désir, « si ce n'était pour vivre avec elle ». Artois tâcha de s'en tirer par un bon mot, disant qu'« il ne savait pas vivre ». Éconduit, il revint, vraiment amoureux cette fois, jura à la demoiselle une passion durable ; elle se laissa fléchir. Mais, comme le lendemain un valet lui apportait un rouleau de cent cinquante louis, elle le rejeta avec hauteur, affirmant qu'elle avait des amants qui la mettaient dans le cas de se passer d'un tel cadeau. Galaor n'était point accoutumé à de pareils gestes : il s'obstina. Sans cesse, et sous les plus pauvres prétextes, il quittait Versailles pour aller retrouver la cruelle, et l'on s'amusait beaucoup de ses fugues subites. Une nuit du Vendredi saint, alléguant un fort mal de tête, il s'excusa de ne pouvoir souper avec Louis XVI et partit en carrosse pour Paris. Mais, à la barrière des Bonshommes, il entendit le canon des Invalides. « Qu'est-ce donc ? demanda-t-il à un employé. — Monsieur, c'est le canon qui annonce par ordre du roi l'entrée de son Altesse Royale Monseigneur le comte d'Artois à Paris. — Eh ! mon Dieu ! je suis découvert ! Le tour est

sanglant, mais il est joli. Tournez bride, à Versailles ! » Et, quand il arriva, Louis XVI l'accueillit avec un large sourire : « Ah ! dit-il, le mal de tête est fini. Je suis un bon médecin. »

Ce fut une liaison cahotée, chacun prenant ses avantages. Mlle Contat avait toujours besoin d'argent, et Artois lésinait ; elle laissait traîner sur sa cheminée les assignations de ses créanciers, les cachait ostensiblement devant son amant, qui exigeait de « voir ces papiers » ; elle se défendait en vraie comédienne, cédait. Artois emportait les assignations, disant qu'il se chargeait de la dette et envoyait le lendemain « un arrêt de sur-séance » : un délai pour payer, mais point d'argent. Là-dessus on se brouillait, mais, lors d'une fête à Brunoy, Mlle Contat faisait une chute sur le théâtre ; le premier, Artois courait la secourir, sa passion se réveillait, et il lui en coûtait cinq cents louis. Il eut un enfant de cette fantasque et avisée courtisane, la plus intelligente sans doute de ses maîtresses et, finit, dit-on, par rompre avec elle un jour qu'il la surprit en conversation criminelle avec un de ses valets de pied.

Mais il n'était pas homme à se désoler. L'Opéra, le Palais-Royal, le Colisée, et plus bas encore le cabaret du père Duchesne à la Courtille lui offraient d'inépuisables ressources. Avec le fils du duc d'Orléans et le duc de Bourbon, fils du prince de Condé — son rival souvent préféré — il allait « faire des gausses » et se réjouir dans la compagnie la moins choisie. En 1776, on parla beaucoup « d'un pique-nique » qu'il avait organisé par souscription, et où devaient paraître les plus célèbres courtisanes ; chaque convive était taxé à cinq louis ; mais le projet s'ébruita, un ordre du roi arrêta tout, même le souper, qui fut distribué aux pauvres ; et les chroniqueurs célébrèrent l'histoire de ce fameux repas dit « des chevaliers de Cinq-Louis ».

Mieux valaient décidément les débauches moins publiques, et pour cela Artois n'avait que l'embarras du choix : il possédait une propriété à Maisons, un petit hôtel rue d'Artois, un vide-bouteille à Bel-Air au bout de la rue de Reuilly ; enfin il avait Bagatelle.

La famille royale devant faire un voyage à Fontainebleau, Artois paria cent mille francs avec la reine qu'à son retour il lui donnerait une fête dans un petit château du bois de Boulogne qui n'était point commencé, mais qui serait achevé durant son absence. Ces enfantillages coûteux ravissaient Marie-Antoinette, et le pari fut tenu. Huit cents ouvriers travaillèrent jour et nuit, et « le palais des fées » s'éleva comme par enchantement. Quand la reine revint, elle aperçut d'abord un petit bois taillis fort inculte et entouré d'une simple claie, mais rendu plus agreste par des rochers et des « sites » habilement combinés ; puis, suivant une route tortueuse, elle arriva au château que précédait une entrée circulaire décorée de statues symboliques ; le Silence, le Mystère, la Folie et plus loin un « Hercule dans ses plus brillants attributs », qui semblaient partager l'empire du lieu. Sur le fronton, se lisait cette devise : « *Parva, sed apta*. Petite, mais à ma taille. »

Au rez-de-chaussée, ce que la reine admira surtout ce fut le boudoir, son lit de roses, « ses peintures voluptueuses dues à nos maîtres modernes, Greuze, Fragonard », et sa vue ménagée avec tout l'art possible. Marie-Antoinette apercevait de là un petit jardin à l'anglaise parfaitement dessiné, planté de fleurs, de plantes et d'arbustes étrangers qui fournissaient de quoi s'exercer aux botanistes, puis une rivière — non de celles dont la spirituelle Mlle Arnould disait : « Cela ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau » —, mais une véritable rivière alimentée par une pompe à feu, enjambée par des ponts et bordée de gloriottes et de chaumières. Au-delà s'étendaient un parc entretenu avec une richesse exquise, des tapis de verdure descendant vers la Seine et le pont de Neuilly qui paraissait avoir été construit là pour l'agrément de la perspective.

Du boudoir, par un escalier en acajou fort étroit, mais d'une hardiesse rare, la reine monta dans la chambre à coucher du prince. Là, Pallas régnait. Très peu guerrier dans l'ordinaire de la vie, Artois avait tenu à se donner l'illusion de la guerre : cette chambre avait la forme d'une tente dont les plis retombaient du plafond aux parois ;

les pilastres figuraient des faisceaux d'armes surmontés d'un casque ; les jambages de la cheminée, deux canons sur leur culasse ; les chenets, des bombes, boulets et grenades superposés. Seuls les bras mêmes de la cheminée dénonçaient l'une des sincères passions du maître et étaient en forme de cors de chasse. Le château contenait, en outre, d'autres pièces d'un caractère plus spécial, semble-t-il : notamment un entresol orné de fresques et de hauts-reliefs dignes de Pompéi, mais sans doute la reine ne les visita point.

Bagatelle devint la résidence favorite de Galaor. Il en faisait les honneurs avec sa grâce accoutumée, y donnait des collations galantes où l'on servait « les plus beaux fruits de primeur », et des concerts magnifiques. Point de gêneurs : les communs, prudemment, avaient été construits hors de l'enceinte, et rien ne venait troubler les mystères du château qui, de maison de campagne, tomba au rang de petite maison ; dans la bourgeoisie parisienne, déjà frondeuse, on l'appela « la Caprée du comte d'Artois ».

Ainsi Galaor prolongeait sa jeunesse plus que de raison. Ce qui jadis avait une teinte de gentillesse étourdie, ce qu'on regardait comme les caprices d'un jeune homme lâché en liberté, devenait moins plaisant avec l'âge. Sans frein d'aucune sorte, il perdait le sens de la mesure, blessait inutilement les gens, et ceux qui n'étaient point ses obligés avaient moins d'inclination à lui pardonner ses écarts. Il ne se contentait pas de s'affranchir des obligations de cour ou, s'il assistait aux cérémonies, de se tenir de façon indécente : avec Louis XVI, il se montrait nettement intolérable, « passait devant lui vingt fois, le poussait, lui marchait sur les pieds et lui coupait la parole ». Les règlements, les lois écrites n'existaient point à ses yeux, et il fallait que ses fantaisies fussent satisfaites coûte que coûte. Un jour qu'il exigeait des décorations pour quatre de ses gardes du corps, on lui opposa une ordonnance ; il s'esclaffa : « Ne savez-vous pas que les ordonnances ne sont faites que pour les sots ? » Ses dettes, et notamment ses dettes de jeu,

s'accumulaient : en une soirée, à Marly, il perdit trois mille louis, et lorsqu'on lui fit connaître le mécontentement de Louis XVI — qui, lui, déplorait son malheur quand il avait perdu un écu de six livres — il dit avec désinvolture : « Y aura-t-il des lettres de cachet pour moi ? Que peut me faire le roi ? » A quoi un courtisan, homme solennel, répondit : « Le roi peut vous pardonner. — Je n'en demande pas davantage. » Et Artois s'esquiva.

De quoi d'ailleurs se plaignait-on ? N'avait-il pas été prié de s'amuser sans se préoccuper de la dépense ? Il obéissait, avec la conscience de n'être pas le seul à vivre du trésor royal, mais au lieu de tendre la main comme les autres il tendait son chapeau. « Le comte d'Artois, avouera plus tard le ministre Calonne, m'a plus coûté en fait de menus plaisirs que la reine ; ils n'ont pas été à moins de dix-sept à dix-huit millions. »

Vainement le roi essayait de ramener son cadet à une espèce de sagesse. Après minuit, il surgissait dans le salon où l'on jouait et raflait les enjeux qu'il faisait distribuer aux pauvres ; ou bien il lisait en public une lettre égarée par Artois et adressée à quelque danseuse, pour donner un échantillon de l'esprit de son frère quand il écrivait à des filles. Parfois même, sa mauvaise humeur éclatait : rencontrant un jour, sur la route de Marly, Galaor vêtu à l'anglaise, en frac, spencer et chapeau rond, il le fit venir à sa portière et lui dit avec indignation : « Ce n'est donc pas assez pour vous d'être Français. Allez-vous-en ! » Mais il avait un fonds de faiblesse, une impuissance d'autorité qui annulaient ses efforts ; après une réprimande, il payait ce qu'on voulait, abandonnait à son frère des terres, voire des châteaux pour qu'il s'acquittât.

Avec un peu de lucidité, Artois aurait pu s'apercevoir que son crédit diminuait à la cour. L'existence qu'il menait, les gens dont il recherchait le commerce, sa frivolité, son absolutisme dans le divertissement, tout cela finissait par lui donner de mauvaises manières, une attitude qui éloignait la sympathie. Dans les réunions où l'on improvisait des vers, et en présence des dames, il

trouvait toujours, lui qui n'était pas grand poète, le biais d'inventer une idée bien sale après un vers bien délicat. Une autre fois, il dressait une liste des femmes de la cour, où celles-ci étaient rangées suivant leur degré de beauté : dans la catégorie des jolies, deux seules figuraient ; mais beaucoup dans celle des abominables. Cela se colportait, et l'on commençait à critiquer le prince avec quelque sévérité. « Un naturel aimable, disait-on, mais sans pénétration ni jugement sain. Sa tête est un vaisseau vide qui ne peut recevoir ni retenir rien ; heureusement son cœur vaut mieux que sa tête. » Qu'il n'eût que les goûts et les travers des jeunes hommes de son temps, cela n'arrangeait rien : il produisait ces goûts et ces travers « sur un théâtre assez élevé pour les rendre visibles à la foule ». Là était le danger.

S'il s'était compromis seul par ses inconséquences, il n'y aurait eu que demi-mal ; mais il compromettait la reine, et cela était grave.

Les débuts de leurs relations avaient été médiocres ; par faiblesse plus que par politique, Artois était entré dans la cabale montée contre Marie-Antoinette, et il avait l'imprudence de dire qu'« il devait désirer pour son intérêt que la reine n'eût pas d'enfant, et que, si elle devenait veuve, ce qu'elle aurait de mieux à faire serait de s'en retourner à Vienne ». Mais cette mésentente ne dura point. Artois n'avait pas d'antipathie persistante ; sa belle-sœur était jeune, charmante, passionnée pour le plaisir ; cela suffisait à faire naître l'amitié, et Galaor entraîna Marie-Antoinette dans son sillage.

Il l'accompagnait à l'Opéra, travestie en amazone ou simplement en domino, la conduisait à Paris en « diable », c'est-à-dire dans un cabriolet léger, ou bien aux courses ; et si parfois il s'attardait à souper dans l'une de ses petites maisons en joyeuse compagnie, les médisants assuraient que la reine ne le quittait pas.

A Versailles, on jouait maintenant un jeu si énorme qu'Artois et sa belle-sœur étaient obligés « d'admettre dans leur société intime tous les gens tarés de l'Europe pour trouver à faire leur partie ». Les soirs d'été, après

le jeu, ils allaient sur la terrasse de l'Orangerie, où les bandes de musique des gardes françaises ou suisses se faisaient entendre et, sans suite, à peine déguisés, ils se mêlaient à la foule, coudoyaient le peuple. D'autres fois, ils organisaient « un colin-maillard raffiné, où tous les acteurs sont affublés d'un grand drap blanc, sauf le patient que chacun vient toucher successivement avec une serviette et qui reste exposé aux plaisanteries jusqu'à ce qu'il ait nommé l'agresseur ». Mais leur divertissement le plus cher était les *descampativos* : dans un bosquet illuminé, un roi élu par la troupe joyeuse trône sur la fougère, forme des couples, les marie et dit : « Descampativos ! » On fuit alors, deux à deux, dans le parc, avec défense aux couples qui se rencontreraient de se regarder, de se parler, de se suivre, et de rentrer avant deux heures...

Marie-Antoinette se plaisait fort à ces espiègeries, mais sa réputation en souffrait. On dénonçait maintenant dans les gazettes les orgies, « les nocturnales » de Versailles ; et ceux qui voulaient du bien à la jeune reine s'inquiétaient : « Elle fait des dettes, sollicite des procès, s'affuble de plumes et de pompons et se moque de tout. » L'impératrice Marie-Thérèse, renseignée par ses agents, rappelait sa fille au sentiment de ses devoirs, et la mettait en garde contre de fâcheux entraînements. Marie-Antoinette se défendait de son mieux, regrettait que « sa chère maman jugeât de ses promenades au bois de Boulogne par les papiers publics », puis, reconnaissant la justesse de ces observations, elle arrêtait Artois dès qu'il commençait ses polissonneries et allait même jusqu'à écrire dans un moment de clairvoyance : « Si j'avais un mari à choisir entre les trois frères, je préférerais encore celui que le Ciel m'a donné. »

Mais Artois était bien aimable ; elle lui savait gré de sa franchise, de sa sincère affection qui s'opposaient si heureusement à la jalousie de la comtesse d'Artois, à l'hostilité de Mesdames tantes, à la duplicité du comte de Provence. Et puis il avait une fertilité d'invention pour le plaisir, un fonds inépuisable de gaieté, je ne sais quel tour à la Henri IV qui rendaient bien difficile

qu'on lui résistât. Malgré elle, la reine gardait une prédilection marquée pour « son mauvais génie ».

La confiance entre eux était absolue. Quand Artois apprit que Marie-Antoinette était enceinte, il ne marqua aucun dépit ; et comme sa belle-sœur lui disait : « Votre neveu me donne de furieux coups dans le ventre », il riposta, assure-t-on, avec beaucoup de gentillesse et de vivacité : « Et moi, il me repousse furieusement. » En avril 1779, la confiance devint dévouement : la reine ayant la rougeole, Artois se séquestra avec elle et la suivit dans sa convalescence à Trianon.

C'était leur lieu de réunion préféré. Artois avait hérité du goût de Louis XV, qui, enfant, disait : « Mon oncle me fait aller à Saint-Cloud, à Vincennes. D'où vient qu'il ne me mène pas à Trianon ? » Marie-Antoinette, elle, adorait cet endroit embelli par sa fantaisie, ces délicieuses inutilités que Mme de Pompadour avait mises à la mode ; là, elle satisfaisait ses goûts dominants, ceux de la haute société du temps : les plaisirs champêtres, la comédie.

Les parterres aménagés avec un art parfait par le jardinier Richard, les bosquets d'arbres exotiques,

Nourrissons transplantés des bouts de l'univers

que célébrait le chevalier Bertin, la laiterie, le Belvédère, le temple de l'Amour, tout cela permettait de varier les amusements ; et Marie-Antoinette redevenait l'enfantine princesse qui, jadis, se laissait choir de son âne en criant : « Prévenez Mme de Noailles ! Elle vous fera voir comment il convient de relever une dauphine qui tombe d'un âne. » Artois, dans cette atmosphère de fêtes galantes, déployait tous ses talents : pour distraire sa belle-sœur, il fit venir à Trianon la troupe de Nicolet, qui exhibait alors le danseur Pol, dit « le Petit Diable de Hollande ». Celui-ci exécutait à ravir « le saut du ruban sur la corde et sur le tremplin, le saut du lion et des rondades de sauts périlleux en avant et en arrière ». Artois se piqua au jeu. Chaque matin, il disparaissait, et l'on se perdait en conjectures sur l'objet de sa retraite, quand

il apparut un jour, un balancier à la main, voltigeant sur la corde raide avec une grâce suprême.

Mais les succès de danseur de corde ne lui suffisaient pas, et à partir de 1780 le théâtre devint sa principale occupation. Sous Louis XV, il avait déjà joué la comédie, mais en cachette, car il craignait la censure du roi et celle de Mesdames tantes ; maintenant, il n'en allait plus de même : Louis XVI ne faisait aucune objection à ce que la reine se transformât en actrice ; il voyait là un antidote contre le jeu ; et la saison théâtrale de Trianon s'ouvrit. Au répertoire, *Rose et Colas*, *Le Devin du Village*, ou encore, *La Gageure imprévue*, *Le Roi et le Fermier* de Sedaine, parfois même des pièces d'un goût plus plat comme *Isabelle et Gertrude*. C'était un plaisir délicat d'entendre la reine de France commencer ainsi une tirade : « Nous nous plaignons, nous autres domestiques... », de la voir brodant des manchettes pour ce fourbe de Lafleur, le laquais que personnifiait Artois ; aussi, bien qu'elle montrât peu de dispositions pour l'art dramatique, la comblait-on d'éloges.

La mode était alors aux pièces villageoises qui exaltaient les vertus des grands, la fidélité et la malice des humbles ; mais la troupe princière se lassa un jour des paysanneries ; et Artois, d'accord avec sa belle-sœur, forma le projet de jouer à Trianon *Le Mariage de Figaro*. Entreprise difficile à la réussite de laquelle il apporta une opiniâtreté qui ne lui était pas coutumière ; grâce à sa protection, Beaumarchais put faire répéter sa pièce sur le théâtre des Menus-Plaisirs, c'est-à-dire sur le théâtre même du roi ; et déjà Artois montait en voiture pour assister à la première représentation donnée à Paris, quand il apprit que Louis XVI l'avait interdite. Il tint bon : *Le Mariage de Figaro* fut joué chez Vaudreuil, à Gennevilliers, en 1783 ; et trois cents personnes, fleur de la cour, vinrent applaudir cette comédie qui ridiculisait l'Ancien Régime et démonétisait l'aristocratie. Deux ans après, la pièce avait les honneurs de Trianon ; Vaudreuil jouait Almaviva, Artois, Figaro et la reine, Rosine ; ainsi la monarchie, dans sa plus haute expression, s'amusait de sa chute prochaine.

Ceci se passait peu après l'affaire du collier, qui avait porté un si rude coup à Marie-Antoinette ; mais celle-ci, comme Artois, ne semblait pas se rendre compte de l'hostilité de l'opinion à son égard. Pourtant, la plus innocente nouvelle fournissait alors matière à la critique et au dénigrement ; le goût des princes pour le théâtre donnait lieu à de pénibles commentaires ; on comparait Trianon au théâtre de la Guimard qui, dans son hôtel de la Chaussée-d'Antin, faisait jouer des scènes licencieuses ; et les rhéteurs, hérauts de la révolution, proclamaient que les tréteaux de la foire étaient transportés dans les palais royaux.

Au-dehors, maintenant, la foule huait les maîtresses d'Artois quand elles se montraient en somptueux équipage ; et Galaor, un jour qu'il passait dans sa voiture au siège élevé, que conduisait un cocher de taille colossale, vit tomber sur ses genoux un papier où s'étaient étalés des vers fort élogieux pour la stature du cocher et fort insultants pour l'honneur du prince.

Les gazetiers de scandales devenaient moralistes, accusaient le frère du roi de mettre le trésor au pillage avec la complicité de la reine, d'abandonner les serviteurs coupables seulement d'obéissance à ses caprices — n'avait-il pas laissé poursuivre au criminel M. de Sainte-Foix, surintendant de ses finances ? —, de combler enfin de ses faveurs des débauchés comme Vaudreuil ?

Quel titre, en effet, Artois pouvait-il avoir à l'estime publique ? Il ne s'était jamais dépensé pour le bien du pays, et de cette nullité, de cette non-valeur au point de vue national il n'était aucunement responsable. La paix se trouvait conclue presque avant sa naissance, et Louis XVI l'empêcha de passer en Amérique au moment de la guerre d'Indépendance. En 1782 seulement, Gibraltar étant assiégée par les Français et les Espagnols, il obtint de partir avec le duc de Bourbon. Allait-il revenir avec une auréole de gloire ? On l'espérait, on l'affirma même plus tard à la cour, mais en réalité ce voyage de Gibraltar fut une fête sans résultat. Artois s'y conduisit bravement, dit-on, se montra sur la ligne

de feu plus souvent qu'il n'était nécessaire pour une personne de son rang ; mais il donna surtout une haute idée de la cuisine française aux Espagnols, que ses festins rendaient malades. « Ce que c'est, disait-il, que de vivre d'oignons crus : un coulis d'écrevisses devient un poison mortel. » Le siège dut être levé, et Artois revint sans ces lauriers « qu'il devait cueillir mais qui croissaient à la pointe d'un rocher trop escarpé ». On le chansonna, et lui-même ne prit point au sérieux cette campagne avortée : « De la gloire ! répondait-il à un flatteur, ce n'est point là de la gloire et j'en fais bon marché. De toutes mes batteries, celle qui a fait le plus de mal dans le siège est ma batterie de cuisine. »

Pendant, délaissée dans sa petite maison de Saint-Cloud, la comtesse d'Artois cherchait des consolations ; et, s'il faut en croire les médisants, elle en trouva une sous les espèces d'un gentilhomme ordinaire, nommé Desgranges. Fils d'un maître de poste, « d'une force herculéenne et d'une beauté fabuleuse », ce Desgranges avait sauvé la comtesse, un jour que les chevaux de son carrosse s'emportaient sur le pont de Sèvres. Elle lui en eut de la reconnaissance, il lui plut, et cette sympathie ne fut pas, paraît-il, sans quelque conséquence. La comtesse affolée sollicita les bons offices de sa belle-sœur, la pria d'intercéder auprès de son mari ; et la reine, assez gênée, commença à raconter la chose à son beau-frère avec force circonlocutions. Quand il eut compris, Artois, qui avait son chapeau à la main, le jeta à terre, mit ses deux poings sur les hanches pour rire plus à l'aise, en s'écriant : « Ah ! le pauvre homme ! le pauvre homme ! que je le plains ! Il est assez puni. » Et il pardonna de grand cœur en répétant : « Ah ! le pauvre homme ! »

Lorsqu'il affichait ce cynisme, ce parfait scepticisme en amour, Artois n'était pas sincère : pour la première fois peut-être de sa vie, il éprouvait un sentiment profond. Il venait d'assister à la présentation à la cour d'une protégée de la reine, la comtesse de Polastron.

Les cheveux cendrés et poudrés, les yeux d'un bleu pâle, de belles dents, la taille souple et élégante, cette

jeune femme avait un air de timidité et de candeur qui lui était particulier. Bien que « mise à peindre » — la reine avait tenu à l'habiller elle-même — et stylée par Vestris, le maître du beau maintien, elle demeura interdite et gauche devant tous ces seigneurs qui la dévisageaient. Artois, séduit par sa physionomie touchante et comme désarmée, par sa façon de pencher légèrement la tête sur l'épaule, qui donnait à son attitude je ne sais quelle grâce languissante, prit pitié de son désarroi et lui adressa quelques paroles de sympathie. Lorsqu'elle lui répondit « d'une voix chantante et très douce qui révélait une âme romanesque, craintive et retirée », il fut conquis : pour un viveur habitué aux femmes éveillées et libres d'allure, cette sensibilité, ce repliement sur soi-même avaient un attrait inconnu.

Louise d'Esparbès, fille d'un maréchal des camps et armées du roi, avait, au sortir de l'abbaye de Panthémont, rue de Grenelle, où étaient élevées les jeunes filles de la haute aristocratie, épousé un officier, le comte de Polastron, dont la seule distraction, en dehors de son métier, était de racler du violon : l'épée et l'archet formaient le tout de sa vie. Après la naissance d'un garçon, le ménage se sépara, et la comtesse s'en vint loger à Versailles chez sa parente, la duchesse de Polignac. C'est là qu'Artois prit peu à peu la douce habitude de la voir ; elle avait sept ans de moins que lui, et, en sa présence, il s'étonnait du trouble qu'il ressentait, reculait devant l'idée d'aller au fait sans préambule ni périphrases comme il en avait coutume. « Vous m'imposez, madame, lui disait-il ; et je ne me sens plus le même lorsque je suis auprès de vous. » Chaque jour ses assiduités s'accroissaient, si bien que la reine dit à la comtesse : « Prenez garde, Louise ! » et celle-ci, avertie du danger, essaya de le fuir en quittant Versailles pour Paris. Mais Artois l'y poursuivit ; le soir, en compagnie de Crussol, il partait en catimini, laissait son carrosse à Saint-Cloud, montait dans un cabriolet où il trouvait tout ce qu'il fallait pour se déguiser : perruque, cravate brodée, redingote, chapeau à trois cornes, et faisait son entrée à l'Opéra où il savait *la* rencontrer. Elle revint à Ver-

LIBRAIRIE HACHETTE
Dépôt légal : N° 396.
I. 6153.
4^e trimestre 1962.

Imprimé
en France.

Imprimerie CRÉTÉ
Paris, Corbeil-Essonnes.
N° 5045-10-1962.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

